

le rapport Leathes appelle justement « la langue la plus importante dans l'histoire de la civilisation moderne » et « pour nous (Anglais), assurément la plus importante à tous les points de vue ».

Ce témoignage, que les Anglo-Canadiens auraient mauvaise grâce à réuser, est un argument que nous pourrions avantageusement faire valoir dans les combats prochains. Malheureusement, ce n'est pas un argument décisif. Nos adversaires, à court de moyens, vont répliquer que nous ne parlons pas le français, mais un misérable patois, sans valeur littéraire comme sans utilité pratique. On n'a pas oublié le cri haineux du député Morphy : *Beastly horrible French*. On n'a pas oublié, non plus, la phrase de Beaverbrooke dans un livre que chaque foyer canadien se fait un devoir de posséder : *Others, again, pitched off from English to French Canadian patois*. Et que ses calomnies de même nature ne lit-on pas périodiquement sous la signature de journalistes canadiens ou américains, quelques-uns de bonne foi, mais odieusement trompés par des détracteurs dont on ne saurait contester la puissance. Les choses ont bien changé depuis une cinquantaine d'années. Autrefois, on vit les journalistes canadiens de langue anglaise, dans un élan généreux, prendre spontanément la défense de notre langage contre les écrivains américains qui osaient en dire du mal.¹

Donc, nous parlons patois, s'il faut en croire ces messieurs de la presse. Ils seraient probablement fort en peine de nous répondre, si nous avions l'audace de leur demander ce que c'est qu'un patois. Nous n'aurions pas la prétention de contester leur savoir, s'il s'agissait du *slang* ou du *cant* que, sans aucun doute, ils parlent couramment et, souvent même, n'écrivent pas mal du tout, mais le patois....

Un patois, nous disent Littré et Beaujean, c'est « un parler provincial qui, étant jadis un dialecte, a cessé d'être littérairement cultivé et qui n'est plus en usage que pour la conversation parmi les gens de province et particulièrement parmi les paysans et les ouvriers ». Est-ce bien le cas de notre langue ? Évidemment non, puisqu'elle est littérairement cultivée par des prosateurs et par des poètes dont les œuvres ont quelquefois reçu une attention bienveillante de la critique française, de l'Académie française elle-même. Nous n'avons pas à établir de distinction entre la langue que nous parlons et celle que nous écrivons, puisque nos adversaires n'en font pas eux-mêmes et qu'ils les confondent toutes deux dans un même mépris.

¹ B. Sulte : *La langue française au Canada*, p. 46.